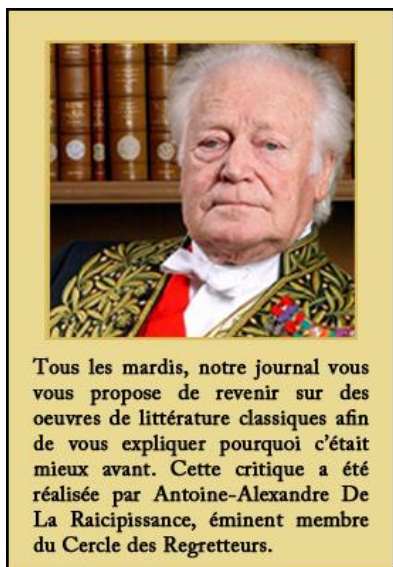


## C'était mieux avant

Voilà ce qui arrive quand un grand écrivain tente de changer une recette qui marche depuis plus de deux mille ans.



Notre cercle s'est toujours défendu de vous proposer les éloges d'œuvres modernes massacrant littéralement et sans pitié les canons de notre belle langue française. Aujourd'hui je vais pousser ce credo encore plus loin, aujourd'hui je vais vous prouver que même les plus grands sont tombés dans les travers d'une futile tentative de modernité. Je m'attaque donc au cas Victor Hugo, écrivain français du XIXème siècle qui, comme Corneille avec son *Cid*, jeta une pierre à la figure du noble art de la tragédie.

*Hernani* avait tout du genre théâtral dont l'origine remonte à l'illustre Grèce Antique. Des personnages de rangs élevés, torturés par le destin, qui mettent en scène la sombre réalité de leur vie dans le décor d'une Espagne en guerre. Sous-titrée « Trois contre une » cette presque-tragédie n'en a pourtant que la silhouette. Car Hugo s'est rendu coupable d'un crime contre une des plus grandes institutions du théâtre classique. Comme la cigüe dans un bon vin, l'auteur des *Misérables* plongea l'infâme poison de la comédie grotesque au sein même de sa pièce.

Première gorgée, déjà fatale : le héros, *Hernani*, est un bandit. Où sont la noblesse, l'élégance et le raffinement ? Où est le Marquis, le Duc, le Roi ? Ah, si ! Hugo nous donne à voir un Roi ! Sa Majesté Don Carlos qui, quand il ne se cache pas dans un placard, n'est que spectateur fantomatique de la fierté déplacée d'un hidalgo au sang chaud intimement persuadé de pouvoir résoudre tous ses problèmes à grands coups d'épée ! Le pauvre Sénèque s'en retourne dans sa tombe. Quant à Aristote, il pourrait bien trépasser une seconde fois.

Non content de placer ce voyou sur un piédestal, Victor Hugo nous offre la deuxième gorgée de son breuvage empoisonné : la femme décide, alors qu'elle n'est point Reine. Décider de son sort ? Il s'agit bien là d'un moyen pour contrecarrer l'intouchable destinée qui donne tout son goût à la tragédie. Le hasard n'est plus le maître, c'est la femme qui ordonne. Où va-t-on M. Hugo, avec de tels discours ? Où va-t-on si ce n'est vers une remise en cause complète d'un système patriarcal qui a déjà fait ses preuves depuis que l'Homme écrit l'Histoire ! Pas étonnant alors d'entendre tous ces discours féministes exacerbés qui courent les rues de nos villes, si même les grands noms de la littérature française donnent autorité divine aux jouvencelles !

Enfin et pour finir le calice jusqu'à la lie, inutile de cacher la résolution de cette ineptie : personne n'est puni. Qu'apprendront nos descendants, en lisant cette pièce M. Hugo ? Je vous le demande ! Prendre un bandit pour héros et lui accorder le pardon royal pour l'inviter à séjourner dans l'éternité avec l'amour de sa vie, qui n'a ni son rang, ni ses manières, c'est jeter aux ordures deux mille années de civilisation.

Voyez mes chers lecteurs, comme la honte n'épargne personne. *Hernani* n'est qu'une petite goutte de 124 pages dans l'océan du fléau qui continue de s'abattre sur notre société. Le mélange et donc la nouveauté, de deux arts illustres empruntés aux immortels dramaturges grecs ne donne qu'une bouillie à l'apparence grotesque, à l'odeur nauséabonde et au goût abject. En vérité je vous le dis, n'essayez pas de lire ce livre pervers, méphistophélique ! Car propager sa parole, c'est donner forme au progrès, à la turpide modernité.

C'était mieux avant *Hernani* de Victor Hugo.

Antoine-Alexandre De La Raicipissance